

maintenant de rentrer au bruit de notre marche sur l'Oussiri, et il n'avait pas eu le cœur de les en empêcher. Satisfait de cette franchise, je donnai à mes gens l'ordre de poursuivre leur route.

31 mai. — Mazamboni nous a donné trois bœufs et de la farine pour deux jours, sans compter quantité de bananes et de patates douces. Nombre des petits chefs environnants nous rendent visite et apportent des présents : chèvres, volailles, farine de millet. Les villages d'Ouroumangoua, Bouessa et Gounda, composant le district si prospère et si bien cultivé qui nous avait frappés en décembre dernier par l'abondance de ses produits, ont aussi conclu des pactes d'amitié avec le « Boula Matari ».

Vers le soir je recevais un message de Moussiri : tout le pays ayant fait la paix avec moi, il désirait aussi devenir mon ami ; la prochaine fois que nous reviendrions dans son pays, il s'empresserait de nous offrir des présents.

Me proposant de reprendre demain la marche vers le fort Bodo et Yambouya, je me hâte de noter les renseignements que j'ai pu recueillir au sujet du Pacha, presque tous de sa propre bouche.

CHAPITRE XVII

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR LE PACHA

La naissance d'Emin et sa jeunesse. — Gordon et les émoluments d'Emin. — Sa dernière entrevue avec Gordon Pacha en 1877. — Le dernier envoi de poudre et de provision fait à Emin. — Isolement de cinq ans. — La bibliothèque de Mackay dans l'Ouganda. — Les talents d'Emin et son aptitude aux fonctions qu'il occupait. — Emin polyglotte. — Ses talents et son industrie. — Ses carnets, un modèle. — Choukri Agha me raconte comment Emin échappa aux rebelles. — Emin confirme l'histoire. — Quelques faits d'histoire naturelle rapportés par Emin. — Le Pacha et la tribu des Dinka. — Une histoire de lion. — Emin et ses études ornithologiques.

Mon intention n'est pas de fournir sur Emin Pacha une esquisse biographique, mais de rapporter quelques détails qu'au hasard de la conversation il me communiqua sur la vie qu'il avait menée dans le Soudan, et sur ses rapports avec son illustre chef : Gordon, le tant regretté.

Il est Allemand de naissance — Prussien ou Autrichien, je l'ignore, et ne me soucie pas de savoir le nom de la ville ou du village obscur où l'événement eut lieu. Il m'a dit être âgé de 48 ans ; donc, il a dû naître en 1840. Je m'imagine qu'il arriva, jeune encore, à Constantinople, qu'un grand personnage l'aïda dans ses études médicales, et que, grâce à la même influence, il fut attaché comme médecin à la personne du pacha Ismaïl Hakki. Si, comme il le raconte, il est resté 30 années sous l'étendard du Croissant, il a dû s'enrôler vers 1858 au service de la Turquie. Il se lia avec le parti de la Réforme, ou de « la jeune Turquie » à Stamboul, lequel publiait un journal que la franchise de son langage fit supprimer trois fois. Lors de la troisième saisie, notre journaliste fut lui-même expulsé du pays.

Il était à Constantinople, m'a-t-il dit, quand fut assassiné

le sultan Abdoul-Aziz; mais il l'avait quittée quand eut lieu le procès des fauteurs présumés. — En décembre 1875 il entra au service de l'Égypte, et fut envoyé à Khartoum.

*
**

« Gordon me nomma chirurgien aux appointements de 625 francs par mois; il les porta à 750, et, après m'avoir envoyé dans l'Ouganda, il me fit la surprise de les élever à 1 000 francs. Quand je devins gouverneur de la province, mes honoraires, comme ceux de mes collègues, furent de 1 250 francs. J'ignore à combien montent ceux d'un général. Au reste, je ne suis qu'un *miraman*, une sorte de préfet ou gouverneur civil, qu'on paye tant que durent ses services, puis qui ne reçoit rien après. Je m'attendais à être nommé pacha militaire, quelque chose comme un général de division.

*
**

« Voilà que Gordon, sans même me consulter, établit comme mon agent à Khartoum le vice-consul allemand et versa mon salaire entre ses mains. Je fus payé régulièrement pendant plusieurs mois. Enfin, il le nomma gouverneur du Darfour; mais l'ancien vice-consul ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité. Après sa mort, quand on eut ramassé ses effets et payé ses petites dettes, on put renvoyer sa femme au Caire avec 12 500 francs, et l'on me remit 1 250 francs en qualité de créancier principal.

Au bout de quelques mois, Khartoum tomba; mes arrérages depuis la mort du vice-consul furent perdus, cela va sans dire. Si bien que pendant huit années je n'ai pas reçu d'appointements.

*
**

« Ma dernière entrevue avec Gordon fut en 1877. On avait dirigé deux expéditions sur le Darfour, l'une sous le colonel Prout, l'autre sous le colonel Purdy pour des relevés topographiques. Gordon, ayant été nommé gouverneur général, demanda à Stone Pacha de lui envoyer du Caire un de ses officiers pour faire des triangulations dans la Province Équatoriale. Gessi Pacha avait déjà circumnavigué le lac Albert,

mais en s'aidant seulement de la boussole. Prout et Mason s'étaient montrés observateurs hors ligne. Prout, arrivé premier, se rendit de Lado à Fatiko, et de là à Mrouli, sur le Nil du Victoria; puis il s'avança jusqu'à Magoungo, sur l'Albert-Nyanza, dont il fixa la position exacte. La maladie l'obligea à se retirer dans ma station à Lado. Là-dessus un vapeur nous amena Mason Bey pour lever les plans du lac Albert. Par le même navire je reçus l'ordre de descendre à Khartoum, pour être envoyé à Massaouah, sur la mer Rouge. Le consul français de l'endroit, ayant eu des démêlés avec le gouverneur civil, avait demandé qu'on nommât à sa place quelqu'un qui entendit le français. Probablement, Gordon m'avait choisi parce qu'il savait que cette langue m'est familière. A Khartoum il me reçut très cordialement; il insista pour que je prisse mes repas avec lui, faveur bien grande, car il était rare qu'il invitât jamais personne. Néanmoins je refusai de vivre au palais, et déjeunai chez moi, ne partageant que la collation et le diner du gouverneur général. Il me passait, du reste, quantité de besogne : lettres aux pachas et beys des diverses provinces égyptiennes — lettres à la mission catholique de Gondokoro — lettres au pape — lettres au khédive — lettres en italien — lettres en allemand — lettres en arabe. — Cela dura quelque temps; après quoi, il m'envoya en mission dans l'Ounyoro. Un peu plus tard je remontai la rivière... et depuis je n'ai plus revu Gordon.

*
**

« En juin 1882, Abdoul-Kader Pacha m'écrivit que dans quelques semaines il m'enverrait par vapeur des provisions et des munitions. Après neuf mois d'attente, quinze caisses de munitions me parvinrent, en mars 1885. Depuis je n'ai rien reçu jusqu'à votre arrivée, en avril 1888. Cinq années pleines!

*
**

« On m'a oublié pendant cinq années, mais je ne me suis pas pour cela livré à la paresse; je m'occupais aux affaires de la province, j'y trouvais de l'intérêt. Néanmoins mon isolement de la civilisation m'était pénible. Je me plirais ici jusqu'à la fin de mes jours si seulement les nouvelles du monde extérieur me parvenaient régulièrement, s'il m'arrivait des livres

et des journaux chaque mois — tous les deux mois — une fois par trimestre. J'envie ces missionnaires qui reçoivent leur courrier mensuel de lettres, journaux et livres. M. Mackay a toute une bibliothèque dans l'Ouganda. C'est de lui que vient ce tabac « miel de rosée » dont je vous ai fait présent. Il m'a fait tenir aussi deux ou trois bouteilles de liqueur, des habits, du papier ; tous mes renseignements, je les ai glanés dans les numéros du *Times* et du *Spectator* qu'il m'envoie. Mais certains livres sur des sujets qui m'intéressent, il ne me serait pas possible de les obtenir par son intermédiaire sans que cela coûtât beaucoup trop de mal à lui et à ses amis. Si je pouvais avoir mon service de poste, ma vie serait dégagée de son plus lourd fardeau. Oh ! ces cinq années de silence ! Je ne peux trouver de mots pour dire combien elles ont passé lourdement. Je ne serais pas capable de les recommencer. »

*
**

J'ai déjà décrit l'apparence d'Emin et parlé de son âge ; et l'on peut se faire quelque idée de son caractère par les bribes de conversation que j'ai rapportées ; mais cela ne suffirait pas pour donner la pleine compréhension de cette personnalité. Ses talents, ses capacités, l'aptitude qu'il a montrée dans la position singulière qui lui a été faite, on les devinerait rien qu'à la manière dont il a su habiller la plus grande partie de ses troupes. Parmi les présents qu'il nous a faits, se trouvent des cotonnades tissées par ses soldats, grossières mais solides, et aussi des pantoufles et chaussures fabriquées par ses cordonniers. La condition de ses vapeurs et de ses embarcations, après un si long service, la fabrication d'une huile pour ses machines (un mélange de suif et d'huile de sésame), les excellents arrangements du service sanitaire, l'ordre et la propreté des stations qu'il administrait, le paiement facile et volontaire de l'impôt en maïs effectué par ses nègres de six en six mois — tout cela montre un type exceptionnel et des talents comme on en trouve rarement chez ceux qui prennent l'Afrique comme champ d'activité. Je le compare aux centaines d'officiers que j'ai vus à l'œuvre sur le Nil et sur le Congo, et j'en connais bien peu qui l'égalent dans une seule de ces précieuses qualités. Outre ses connaissances en linguistique, il est naturaliste, quelque peu botaniste, et comme chirurgien je pense que trente années

d'une vie aventureuse ont dû lui donner des occasions exceptionnelles de se perfectionner dans son art. Les fragments que nous avons cités de sa conversation montrent qu'il parle un anglais littéraire, dont l'accent, bien qu'étranger, est rendu agréable par une voix pleine et sonore, par un ton mesuré. Sur la politique de n'importe quel pays, sur toutes les matières dont traitent les journaux et revues, je le trouvai très exactement renseigné. Ses manières sont polies et des plus courtoises, un peu trop cérémonieuses, peut-être, pour l'Afrique centrale, mais tout à fait dignes d'un gouverneur et d'un personnage de son rang, qui a la conscience de sérieuses responsabilités.

Il semble que le travail lui soit une nécessité vitale. Emin est un exemple de labeur patient et consciencieux. Il n'a pas plus tôt choisi le lieu où il campera, qu'il y introduit l'ordre et la méthode. Sa table et sa chaise ont leur endroit, et les journaux, les anéroïdes une place appropriée, les thermomètres à boule sèche ou humide sont bien à l'ombre, et bien exposés à l'air. Ses cahiers de journal, merveille de propreté, et d'une écriture microscopique, n'ont pas une tache, comme s'il ambitionnait un prix d'économie, d'exactitude, de soin et de netteté. Le fait est que la plupart des Allemands de ma connaissance se font remarquer par la quantité de leurs observations et leur calligraphie superfine, tandis que nombre de voyageurs anglais ne fournissent que des carnets mal tenus, griffonnages et barbouillages dont les éditeurs ont ensuite grand'peine à se tirer.

*
**

Les détails ci-après donneront un exemple de tout ce qu'Emin a dû endurer pendant les cinq années que les communications ont été coupées entre lui et le quartier général à Khartoum.

Choukri Agha, commandant la station de Msoua, racontait, dans une visite qu'il me fit le 19 mai, qu'il y a un an, 190 carabinieri du premier bataillon quittèrent la station de Redjaf, pour aller à Kirri, avec l'intention de s'emparer du Pacha. Une lettre que le D^r Junker avait adressée du Caire, mandant qu'une expédition serait envoyée à leur secours, troubla les esprits ; les soldats du premier bataillon s'imaginèrent que le gouverneur projetait de s'enfuir et de les abandonner à leur triste sort. Convaincus que sa présence faisait leur

sûreté, ils voulaient l'arrêter et le mener à Redjaf; car ils tenaient les stations le plus au nord. « Nous ne connaissons qu'une seule route, disaient-ils, celle qui descend le Nil par Khartoum¹. » Informé inopinément par les officiers du second bataillon, Emin s'écria : « Soit! qu'ils me tuent, je ne crains pas la mort; qu'ils viennent, je les attends! » C'est ce que ne voulurent pas permettre les officiers de Kirri; ils le supplièrent de partir avant l'arrivée des mécontents, lui remontrant que « la capture violente et la détention du gouverneur mettraient fin à tout gouvernement, à toute discipline ». Pendant quelque temps il refusa de bouger, mais à la fin, cédant à leurs sollicitations, il quitta Msoua. Bientôt après parurent les gens du premier bataillon; ils environnèrent la station et crièrent que le gouverneur eût à sortir et à se rendre. On leur répondit qu'il était déjà parti pour le sud, pour Mouggi et Ouadelaï. Sur cette réponse, les mutins se saisirent du commandant et de quelques officiers, les fustigèrent à la courbache, et en emmenèrent plusieurs prisonniers à Redjaf.

Choukri Agha continua : « Il vous faut savoir que le premier bataillon garde les stations du nord, qu'aucun soldat n'y veut entendre parler de retraite, et que tout conseil de quitter le poste de Redjaf, la plus septentrionale des stations, les remplit d'indignation. Ils ont toujours attendu l'arrivée d'un vapeur à Lado, croyant fermement qu'un jour ou l'autre le pacha de Khartoum enverra à leur secours. Emin a beau dire, on ne l'écoute pas. Mais du moment que vous êtes arrivé par la route opposée, et que des camarades qui étaient en 1875 avec Linant Bey vous ont vu dans l'Ouganda, et que plusieurs autres vous connaissent de nom, ils finiront par accepter que le Nil n'est pas la seule route menant en Égypte : puisque vous avez su les trouver, vous saurez aussi les tirer de là. Ils verront vos officiers et vos Soudanais, écouteront respectueusement votre message, et obéiront avec promptitude. Telle est mon opinion. Mais Dieu seul sait ce que pense aujourd'hui le premier bataillon; il y a déjà longtemps que nous n'en avons plus entendu parler. »

1. Les relations conservées avec Khartoum me font douter que ce motif fût le véritable. Voyez plus loin la lettre d'Omar Salé au khalifa de Khartoum.

*
**

Le lendemain, comme je racontais à Emin ce que m'avait dit Choukri Agha :

« Choukri Agha est un brave et intelligent officier, qui a gagné son grade par les services rendus contre Karamalla, lorsque, à la tête de quelques milliers d'hommes, ce général mahdiste nous somma de reconnaître l'autorité de Mohammed Achmet.

« L'histoire est tout à fait vraie, sauf que Choukri a omis de dire qu'avec les 190 carabines du premier bataillon, il y avait 900 nègres armés. J'appris par la suite qu'ils auraient voulu me mener à Gondokoro, puis ramasser les garnisons du sud, Ouadelaï, Toungourou et Msoua; ensuite ils auraient suivi la rive droite du Nil, et marché jusque près de Khartoum. Là, s'ils avaient appris que la ville était réellement tombée, ils se seraient débandés, laissant les Caiariotes et moi nous débrouiller comme nous pourrions¹. »

*
**

Voici quelques faits d'histoire naturelle que j'ai appris d'Emin :

« La forêt de Msongoué (voir la carte) est infestée par une tribu puissante de chimpanzés. Dans les nuits estivales ils visitent fréquemment les plantations de Msoua pour en piller les fruits. Jusque-là rien d'étonnant, mais sachez qu'ils se servent de torches pour s'éclairer par le chemin! Si je n'avais été moi-même témoin du spectacle, jamais on ne m'eût fait croire qu'aucun des simiens possédât l'art de faire du feu.

« Ces mêmes chimpanzés volèrent un tambour aux indigènes de la station, et s'en allèrent en tapant bruyamment. Il faut que ce tambour les enchante, car je les ai souvent entendus qui tapotaient dessus dans le silence de la nuit. »

Emin n'a jamais aperçu de perroquets sur les rives du lac Albert. On les voit dans l'Ounyoro jusqu'au 2° lat. N.; mais les lacustres ne semblent pas comprendre de quoi l'on parle quand on les questionne sur ces oiseaux.

1. Sachant cela, le Pacha me semble avoir été bien imprudent quand il s'est ensuite risqué au milieu de ces rebelles sans s'être enquis de l'effet que produirait sur eux sa présence.